

Ce poème est très librement inspiré du roman de Simone de Beauvoir : « Tous les hommes sont mortels ».



L'immortel

Je suis l'être éternel, je suis l'homme sans âge
Je suis né d'une nuit incendiée par l'orage.
Avant mon premier cri, une mère cruelle,
Sous les chutes glacées d'une pluie torrentielle

Me jeta sans remords sur un tas d'immondices.
Je suis venu au monde en allant au supplice.
Dans les éclairs de feu qui aveuglaient les cieux,
J'aperçus en présage un futur glorieux.

Vendu encore enfant à un moine sorcier,
Je restais des journées au fond d'un atelier.
J'astiquais les cornues, rinçais les alambics,
L'observant préparer ses potions maléfiques.

Le vieil homme savait l'élixir merveilleux
Qui donne le pouvoir d'éternité des dieux.
L'essence rare était précieusement cachée,
Dans une cave obscure en un endroit célé.

Un soir de lune rousse, mon maître dormait,
Je saisis le flacon et l'avalai d'un trait.
L'espoir qui m'attendait me tira par la main,
Je m'enfuis en courant vers un autre destin.

Le temps, depuis ce jour jamais ne me flétrit,

Mon corps demeura jeune et mon esprit aussi.
De nouveaux horizons m'apparurent soudain,
J'avançaï dans la vie, audacieux et serein.

Au gré de mes humeurs, je changeais de métier,
J'étais marchand d'esclaves, armateur ou drapier.
Mes galions écumaient les vastes océans,
Mes coffres débordaient d'écus d'or et d'argent.

De charnelles maitresses réchauffaient mon cœur,
La fortune m'offrait leur plus douces faveurs
Celles qui me livraient leurs secrètes merveilles,
Brûlaient toutes mes nuits, consumaient mon sommeil.

Mes conquêtes plus tard estompaient chaque fois,
Les frissons saisissants de mes premiers émois.
Leurs formes délaissaient ce charme langoureux,
Et leurs lèvres, ce goût qui m'était si précieux.

Je tentais d'attiser des braises presque éteintes,
Et m'enivrer encor de futils étreintes.
La douleur et l'horreur nourrissaient mes plaisirs,
Je bousculais les lois pour ne plus les subir.

J'avais fait du cynisme, ma philosophie,
Je mêlais la tendresse avec la barbarie.
J'égarais ma raison, en pratiques infâmes,
Plus je damnais mon âme et moins j'aimais les femmes.

Le temps affadissait, lentement mes passions,
Et je me mis en quête d'autres émotions.
Je rêvais d'assortir ma richesse à ma gloire,,
Attendant, impatient, de diriger l'histoire,

J'étais l'ambassadeur des plus vastes contrées
Éminence discrète de princes zélés.
J'étais le conseiller de tyrannies lointaines
Je côtoyais les rois, je courtais les reines.

Pour n'être pas bien né, j'intriguais en coulisse,
Tueurs, empoisonneurs devinrent mes complices.
Des maîtres d'Occident, aux seigneur des Orient,
Je trahissais un roi pour sauver un tyran.

Lassé de les servir, je levai mes légions,
Pour aller conquérir quelque vieille nation.
J'érigeai des châteaux, je rasai des palais,
Je dressai des prisons pour régner sans pitié.

Mais l'ennui remplaça bientôt la tyrannie
La solitude fut ma seule compagnie.
Des êtres qui passaient, fugaces, s'en allaient,
Me laissant désarmé face à l'éternité.

Les années s'allongeaient, s'ajoutant aux années.
Mon existence vaine, accablée, s'étirait,
N'usant d'aucun secours pour calmer mon malheur,
Languissante et semblable à une ample douleur.

L'infini abolit la valeur du présent,
Des limites du temps naissent les sentiments,
Et l'ombre de la mort révèle sans répit
La saveur de l'instant, la beauté de la vie.

Georges Ioannitis

Tous droits réservés

<http://georgeioannitis.over-blog.com/>